Septième séance- 2 h

VERS LA RÉVOLUTION LES ESPOIRS D'UN NOUVEAU RÈGNE (1774- 1789)

À la mort de Louis XV (1774), Louis XVI semble orienté vers la réalisation des réformes nécessaires. Louis XVI, qui lui succède en 1774, est le dernier roi de la monarchie absolue française. Brave homme, mais influencé par sa femme Marie-Antoinette, l'<< Autrichienne », préoccupé surtout de ses plaisirs et de ses favoris, il se révèle trop faible et incapable de gouverner. De nombreuses voix courent sur ses présupposées infidélités, notamment avec le jeune officier suédois, Axel de Fersen**.** Marie-Antoinette gaspille énormément d'argent dans ses toilettes et son domaine du Trianon. Son action pour divertir la Cour, son goût immodéré pour les fêtes semblent bien réels. Sous son règne, resurgissent les grands bals et spectacles à Versailles. Elle introduit de nouveaux jeux d'argent et fait venir de nombreux artistes étrangers à la Cour de France. Mais on estime aujourd'hui que ses dépenses ne représentent qu'une goutte d'eau dans le gouffre du déficit français. **Elles sont en fait trop ostentatoires à un moment où les caisses de l'Etat sont vides.** Mais c'est surtout la terrible affaire du collier de la reine qui ternit à jamais sa réputation. En 1785 éclate l'affaire du collier de la reine. Marie-Antoinette est alors victime d'une escroquerie entièrement montée par Jeanne de Valois, comtesse de la Motte, et l'un de ses complices. Ils parviennent à convaincre, Louis de Rohan, évêque de Strasbourg, que la reine désire en secret une parure de 540 diamants et qu'il obtiendrait ses faveurs en effectuant lui-même la transaction. L'évêque remet donc la somme astronomique de 1,6 millions de livres à deux intermédiaires en échange des bijoux, croyant que ces personnes les remettraient de sa part à la reine. Mais les voleurs revendent aussitôt les pierres à l'étranger. Le joaillier Bohmer, qui conçut initialement le collier finit par réclamer la dette à Marie-Antoinette qui, bien sûr, n'est pas au courant. Persuadé de son innocence, Louis XVI fait ouvrir un procès public. Le cardinal de Rohan est innocenté, la comtesse de Valois et son complice sont condamnés, mais la couronne française est entachée du scandale. Le peuple, qui considérait déjà Marie-Antoinette comme une femme dépensière et frivole, voit dans cette affaire la preuve de son infamie. Les << philosophes >> perdent bientôt tout espoir dans une réforme du système monarchique. Sur le plan de la politique extérieure, le Roi de France est beaucoup plus habile et permet à la France de reconquérir son prestige. La France réitère son soutien aux Amériques par un traité le 6 février 1778. Par cet accord scellé avec Benjamin

Franklin, Louis XVI apporte une aide militaire aux Etats-Unis. Déjà fragilisée par les dépenses de la cour, la France, avec la Guerre d'Indépendance Américaine se précipite dans une situation économique dangereuse. La crise économique qui s'ensuit, précipite la France dans une crise politique et sociale. La bourgeoisie et la paysannerie s'insurgent contre l'injustice de l'impôt et les scandales des dépenses de l'Etat. Les parlementaires freinent une réforme fiscale visant à réduire le train de vie des privilégiés. La contestation du tiers état devient grande. Le 9 juillet 1789, une assemblée constituante est formée. Malgré cette avancée, le roi peine à accepter la monarchie constitutionnelle. Il se refuse à abolir les privilèges et peine à ratifier La Déclaration des Droits de l'Homme et des Citoyens. Ne prenant pas au sérieux les revendications du peuple, Louis XVI se heurte à plusieurs émeutes dont la plus importante se solde par la Prise de la Bastille, le 14 juillet 1789. Les 5 et 6 octobre 1789, une seconde émeute éclate où les Parisiennes se rendent au Château de Versailles et réclament du pain. Les historicises étudient le célèbre dire attribué à Marie-Antoinette « Ils n'ont pas de pain ? Qu'ils mangent de la brioche ! , qui l'on faisait part du fait que le peuple n'avait plus de pain à manger. Une interprétation assez répandue de la force de ce dicton est que par son ironie involontaire, cette réponse est censée illustrer la distance sociale qui existait entre les classes populaires et la noblesse , mais la reine était lointaine des problèmes sociaux incapable d'imaginer que c'était en raison de leur dénuement que ces gens manquaient de pain, voilà parce qu'elle les invite à manger de la brioche alors qu'il s'agit d'une viennoiserie encore plus chère que le pain. Cette phrase, citée sans nommer la princesse, par Jean-Jacques Rousseau dans ses *Confessions* publiées en 1782 est souvent attribuée à tort à la reine. Les auteurs donnent enfin des exemples contemporains de l'utilisation didactique et politique de ce dire, devenu un résumé commode de l'arrogance des puissants et toujours très répandu. La Révolution est en marche. Les privilèges, puis la royauté sont abolis. L'égalité des droits, chère aux philosophes, s'inscrit dans les lois. À peine établie, la République cède le pas au Consulat.

L'UNIFICATION DE LA LANGUE

Le français, utilisé par tous les diplomates européens, est loué pour son élégance. La langue des écrivains classiques demeure la norme du beau langage : Voltaire considère " coursier. plus poétique que cheval. En dépit de ce purisme, la langue évolue. Le vocabulaire continue de s'enrichir. L'Encyclopédie vulgarise les termes techniques des

arts et des métiers. Lès nécessités de la polémique imposent une phrase brève et légère que l'on retrouve dans les contes de Voltaire. La langue française va s'unifier.

ECOLE ET EGLISE Pour l'Église, le désir de conquérir des âmes à Dieu ne passait pas par le français; au contraire, le français était considéré comme une barrière à la propagation de la foi, et il fallait plutôt s'en tenir aux «patois» intelligibles au peuple. Sermons, instructions, confessions, exercices de toutes sortes, catéchismes et prières devaient être prononcés ou appris *en patois*. On n'introduisit réellement l'enseignement de la grammaire, de l'écriture et de la lecture qu'en 1738, tout en conservant un système pédagogique complètement démodé: l'enfant devait se plier à la règle traditionnelle qui exigeait d'apprendre à lire *en latin d'abord,* avant de passer au français. Les années 1760 marquèrent néanmoins une progression de l'enseignement du français, notamment chez les garçons et encore à la condition de résider dans les villes. L'enseignement des filles demeurait très aléatoire. En 1780, la situation s'étant améliorée, on estime qu'à Paris 40 % des domestiques possédaient des livres en français. Enfin, dans les collèges et universités, l'Église s'obstinait à utiliser son latin comme langue d'enseignement, langue qui demeurait encore au XVIIIe siècle la clé des carrières intéressantes. Dans de telles conditions, on ne se surprendra pas que l'école devint même la source principale de l'ignorance du français chez le peuple.

LES CHANGEMENTS LINGUISTIQUES Précisons quelques mots encore sur l'état de la langue standard, c'est-à-dire celle du roi. La norme linguistique commença à changer de référence sociale. On passa de «la plus saine partie de la Cour» de Vaugelas aux «honnêtes gens de la nation». L'usage des écrivains du XVIIIe siècle ne montra pas de changements par rapport au XVIIe siècle, mais la phrase (syntaxe) s'allégea encore. Peu de modifications apparurent également au plan de la prononciation, à l'exception de la restitution des consonnes finales dans des mots comme *finir*, *tiroir*, *il faut,* etc., remises à l'honneur grâce à l'écrit. Dans l'orthographe, c'est à partir de 1740 que l'actuel accent aigu fut systématiquement utilisé en lieu et place de la graphie *es-*, par exemple dans *dépit* (ancienne graphie : *despit*). L'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie* consacra l'instauration de l'orthographe moderne et le principe définitif de l'origine étymologique des mots. L'appauvrissement du vocabulaire, noté au XVIIe siècle, ne répondait plus à l'esprit encyclopédique du siècle des Lumières. Ce fut une véritable explosion de mots nouveaux, notamment de termes techniques savants, puisés abondamment dans le grec et le latin. En 1787 et 1788 que l'abbé **Jean-François**

Féraud (1725-1807) publia son *Dictionaire critique de la langue française*. Le souci principal de son auteur était de fournir aux étrangers et aux Français des régions éloignées de France un guide complet de l'usage de la langue française. Dans ce dictionnaire, les doubles consonnes furent systématiquement éliminées (*dictionaire, gramaire, aplication, diférent, persone, afirmatif, atention, doner,* etc.), quitte à ajouter un accent si nécessaire (*anciène, viènent, aprènent*, etc.). On note aussi un accent sur certaines voyelles allongées : *phrâse, pâsser, faûsse, aûtre, chôse, encôre, ôser*, etc. Il demeure intéressant aujourd'hui de lire certains commentaires portant sur la prononciation qui était en train de changer.

N :B : Mais les diphtongue OI on sait qui se prononçait plus *oa* par exemple moi ([mwa]) et non plus oe *moé* [mwé] comme au Canada à la même époque et dans les milieux de la vieille aristocratie française.

LA GALLOMANIE Le français, qui va devenir avec la Révolution la «langue de la nation», n'était encore que la «langue du roy», c'est-à-dire celle des classes privilégiées et riches. Cette variété de français ne touchait pas seulement l'élite de France: elle avait saisi l'ensemble de l'Europe aristocratique. Toutes les cours d'Europe utilisaient le français: près de 25 États, de la Turquie au Portugal, en passant par la Russie, la Serbie et le Monténégro, la Norvège, la Pologne et, bien sûr, l'Angleterre. Le français restait la langue diplomatique universelle (de l'Europe) et celle qu'on utilisait dans les traités internationaux. Le personnage le plus prestigieux de toute l'Europe, Frédéric II de Prusse, écrivait et s'exprimait en français: toutes les cours l'imitaient.

VOLTAIRE

Voltaire, l'un des philosophes des Lumières les plus importants, a connu une vie mouvementée marquée par l'engagement au service de la liberté. Travailleur infatigable et prolixe, il laisse une œuvre considérable et très variée qui touche à tous les domaines, renouvèle le genre historique et donne au conte ses lettres de noblesse.

THEMES FONDAMENTAUX

1) **Nouvelle méthode historique :** Voltaire a voulu que l'histoire soit philosophique, c'est-à-dire réelle : les faits doivent être exactement établis, contrôlés par la consultation des témoins oculaires et des documents écrits ; tout ce qui est contraire à la raison, à la

vraisemblance et à la nature doit être écarté ; les récits légendaires et les miracles n'ont pas leur place dans une œuvre historique, sauf comme exemples de la crédulité et de l'ignorance des siècles passés. Les idées, la religion, les arts, les lettres, les sciences, la technique, le commerce, et ce que Voltaire appelle les « mœurs » et les « usages », occupent une place croissante : ils constituent la civilisation, dont Voltaire écrit l'histoire, sans la nommer, puisque le mot n'existait pas encore.

2) **Hommes, hasard et déterminisme déterminent l'histoire** (CPR. Machiavel) : Voltaire voit agir dans l'histoire trois sortes de causes : les grands hommes, le hasard et un déterminisme assez complexe, où se combinent des facteurs matériels – comme le climat et le tempérament naturel des hommes (CPR. Montesquieu) – et des facteurs institutionnels, comme le gouvernement et la religion. Le hasard est ce qui vient dérouter les calculs humains, les petites causes produisant les grands effets. Quant aux grands hommes, ceux qui comptent aux yeux de l'historien sont ceux qui ont conduit leur pays à un sommet de civilisation : Périclès, Philippe de Macédoine et Alexandre le Grand dans la Grèce antique ; César et Auguste à Rome ; les Médicis au temps de la Renaissance italienne ; Louis XIV dans la France du XVII s. Voltaire n'ignore pas que ces grands hommes ont rencontré des circonstances favorables qui ont permis que l'humanité a continué à progresser. ……

3) **Le polémiste** : Voltaire écrit l'histoire également en polémiste : ses jugements sont orientés par les combats philosophiques, par les problèmes propres à son époque et par les intérêts d'un homme de sa culture et de son milieu. Il pense que l'histoire, à son époque, doit devenir une science, non pas parce qu'elle formulera des lois générales, mais parce qu'elle établira exactement les faits et déterminera leurs causes et leurs conséquences.

4) **Dieu est un grand horloger et géomètre du monde :** les philosophes disent que Dieu est le principe de création de l'univers. Voltaire l'appelle « le grand horloger », Voltaire n'est pas théiste, mais déiste. Il croit en l'existence d'un Dieu, mais qui est, comme on peut le lire dans *Candide* Dieu se soucierait donc peu des hommes, il est transcendent, pas immanent. Il n'y a donc pas de prêtres, pas de hiérarchie dans sa conception de l'église. Pas de tribunal de l'inquisition, ni d'autodafé. Cela afin d'éviter tous les abus de confiance et les guerres de religions. Il n'y a pas de prières de demandes non plus. Si le philosophe est celui dont toutes les pensées, logiquement liées, prétendent élucider les premiers principes de toutes choses, Voltaire n'est pas un

philosophe. Ce qu'il appelle philosophie est précisément le refus de la philosophie entendue comme métaphysique. Qu'est-ce que Dieu, pourquoi et quand le monde a-t-il été créé, qu'est-ce que l'infini du temps et de l'espace, qu'est-ce que la matière et qu'est-ce que l'esprit, l'homme a-t-il une âme et est-elle immortelle, qu'est-ce que l'homme lui-même ? Toutes ces questions posées par la métaphysique, l'homme ne peut ni les résoudre ni les concevoir clairement. Il est sur que : a) que l'existence du monde implique celle d'un créateur, car il n'y a pas d'effet sans cause, et que ce créateur d'un monde en ordre est souverainement intelligent ; b) que la nature a ses lois, dont l'homme participe par sa constitution physique, et que des lois morales de justice et de solidarité, dépendant de cette constitution, sont universellement reconnues, même quand elles imposent des comportements contradictoires selon les pays ; c) que la vie sur cette terre, malgré d'épouvantables malheurs, mérite d'être vécue ; d) qu'il faut mettre l'homme en état de la vivre de mieux en mieux et détruire les erreurs et les préjugés qui l'en séparent.

5) **Critique de l'optimisme :** Toute la philosophie se ramène ainsi à la morale, non pas à la morale spéculative, mais à la morale engagée, qui peut se faire entendre sous n'importe quelle forme : tragédie, satire, conte, poème, dialogue, article de circonstance, aussi bien que sous l'aspect consacré du traité. Son esprit critique se dresse contre un optimisme aveugle fondé sur un acte de foi ou sur des raisonnements à la Pangloss, ce personnage de Candide (1759). Voltaire condamne tout aussi énergiquement ceux qui calomnient l'homme, les misanthropes comme Pascal, et, croyant en un Dieu de bonté, il déteste l'ascétisme et la mortification.

6) **Critique de l'absolutisme et discussion sur la monarchie** : Voltaire est favorable au Despotisme éclairé c'est-à-dire que le pouvoir du roi doit être illuminé par les intellectuelles et les philosophes de Lumières. Selon lui le pouvoir doit bien rester aux mains d'un seul homme mais le souverain, éclairé par les idées nouvelles, doit respecter les libertés individuelles.

7) **Égalité des hommes :** selon Voltaire les hommes sont tous égaux devant la loi. Il y a une critique des injustices et la recherche de l'égalité des droits. Voltaire ne se soucie pas de prouver l'égalité de principe qui caractérise tous les hommes, il l'affirme comme une évidence universelle. Il est clair, écrit-il, que « *tous les hommes jouissant des facultés attachés à leur nature sont égaux* ». Ils le sont quand ils s'acquittent des fonctions animales, et quand ils exercent leur entendement. Tous les animaux de chaque espèce sont égaux entre eux. L'égalité naturelle liée à la condition de l'homme, aux

limites de ses sens, à ses communes souffrances, à son destin de mortel, suscite chez Voltaire un lyrisme amer : « *Les mortels sont égaux, leur masque est différent. C'est du même limon que tous ont pris naissance, dans la même faiblesse, ils trainent leur enfance, et le riche, et le pauvre, et le faible, et le fort, ont tous également des douleurs à la mort* ». Cette égalité profondément ressentie crée moins des droits qu'une solidarité spontanée qui s'exprime dans la bienfaisance voltairienne, une des formes de l'activité de l'écrivain.

8) **Tolérance et abolition de la peine de mort :** En 1764, Cesare Beccaria publia sous le titre *Dei delitti e delle pene* (Des délits et des peines), dont le succès secoua l'Europe et déclencha une réforme profonde des institutions répressives. Son ouvrage développe une nouvelle logique du droit de punir qui doit être dégagé de toute considération religieuse ou morale et ne peut se fonder que sur la seule utilité sociale : *« Pour qu'un châtiment produise l'effet voulu, il suffit qu'il surpasse l'avantage résultant du délit »*. Il met en doute la légitimité de la peine de mort et constitue le socle fondateur de la pensée abolitionniste. Inspiré de la philosophie des Lumières et de ses réflexions critiques sur le système judiciaire et pénal, il condamne tout ce qui s'inspire d'un esprit de vengeance et peut sembler dicté par la loi du talion. Les peines doivent être proportionnées au délit, sans cruauté inutile. La peine de mort doit donc être écartée comme irréparable et excédant le droit qu'a la société de se défendre. De nombreux pays européens limiteront alors les cas d'incrimination passibles de la peine de mort. Léopold II abolit la peine de mort en Toscane en 1786, Joseph II la supprime en Autriche en 1787. L'ouvrage fut salué par Voltaire comme le « vrai code de l'humanité « et qu'il était le correspondant de Cesare Beccaria, l'un des premiers auteurs à avoir lancé le combat contre la peine de mort. Tout d'abord réticent quant à l'idée de rejoindre le parti abolitionniste, Voltaire publia tout d'abord œuvres sous couvert d'ironie attaquant plus la façon de pensée française de son époque que la peine capitale elle-même.

9) **Ironie :** L'ironie de Voltaire est libération de l'esprit et du cœur. : Micromégas est plus optimiste, Candide plus pessimiste. Mais dans tous, Voltaire s'est mis lui-même, totalement, assumant ses contradictions (car il est à la fois Candide et Pangloss) et les dépassant (car il n'est ni Pangloss ni Candide), répondant aux questions du monde qui l'écrase par une interrogation socratique sur ses expériences les plus profondes. Car l'ironie y est elle-même objet d'ironie. L'écrivain, en utilisant l'ironie, dit le contraire de ce qu'il pense pour se moquer de quelqu'un ou de quelque chose. Un décalage existe entre

l'énoncé, que découvre le lecteur, et la pensée réelle de l'auteur. Pour comprendre le propos ironique, le lecteur doit identifier l'opinion dont l'auteur se moque. Il doit aussi identifier la pensée véritable de l'auteur. a) L'attaque. L'ironie affaiblit, détruit une opinion en la présentant comme dérisoire ou absurde. b) La déstabilisation. L'ironie déstabilise le lecteur. Elle le contraint à s'interroger sur la valeur d'une opinion ou d'une certitude.

c) L'adhésion. L'ironie vise non plus seulement les préjugés et la sottise, mais l'homme en général, être misérable et fragile, borné dans ses connaissances et dans son existence, sujet aux passions et à l'erreur, qui ne peut pas considérer sa condition sans éclater de rire.

LETTRES PHILOSOPHIQUES (1734)

En Angleterre, Voltaire commence à composer les Lettres anglaises intitulées ensuite *Lettres philosophiques.* Par cet ouvrage, qui sera condamné par le Parlement de Paris, Voltaire contribue à faire connaître en France ce pays d'outre-manche qui depuis longtemps fascine les écrivains français. Voltaire exprime son admiration pour tout ce qu'il voit en Angleterre: les institutions, d'abord, qui par leur nature et par leur esprit lui semblent garantir la liberté des individus et de la nation ; la liberté de religion et l'esprit de tolérance; l'évolution scientifique et la condition sociale des hommes de lettres. Voltaire est frappé aussi par le dynamisme économique de ce pays et par son pragmatisme qui s'opposent aux pesanteurs, à l'immobilisme et aux <<préjugés » qui discréditent en France, aux yeux de la noblesse, toute activité commerciale. En faisant l'éloge de ce pays qui paraît si largement en avance par rapport à la France, Voltaire critique les usages français et invite ses contemporains à réfléchir sur la situation de la France.

LETTRE X SUR LE COMMERCE

Le commerce, qui a enrichi les citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, et cette liberté a étendu le commerce à son tour ; de la s'est formée la grandeur de l'État. C'est le commerce qui a établi peu à peu les forces navales par qui les Anglais sont les maîtres des mers. Ils ont à présent près de deux cents vaisseaux de guerre. La postérité apprendra peut-être avec surprise qu'une petite île, qui n'a de soi-même qu'un peu de plomb, de l'étain, de la terre à foulon et de la laine grossière, est devenue par son commerce assez puissante pour envoyer, en 1723, trois flottes à la fois en trois extrémités du monde, l'une devant Gibraltar, conquise et conservée par ses armes, l'autre à Porto-Bello, pour ôter au roi d'Espagne la jouissance des trésors des Indes, et la troisième dans la mer Baltique, pour empêcher les du Nord de se battre.

Quand Louis XIV faisait trembler l'Italie, et que ses armées, déjà maîtresses de la Savoie et du Piémont, étaient prêtes de prendre Turin, il fallut que le prince Eugène marchât du fond de

l'Allemagne au secours du duc de Savoie ; il n'avait point d'argent sans quoi on ne prend ni ne défend les villes. Il eut recours à des marchands anglais : en une demi-heure de temps on lui prêta cinq millions ; avec cela il délivra Turin, battit les Français et écrivit à ceux qui avaient prêté cette somme ce petit billet : « Messieurs, j'ai reçu votre argent, et je me flatte de l'avoir bien employé à votre satisfaction. »

Tout cela donne un juste orgueil à un marchand anglais, et fait qu'il ose se comparer, non sans quelque raison, à un citoyen romain. Aussi le cadet d'un pair du royaume ne dédaigne point le négoce. Mylord Townshend, ministre d'État, a un frère qui se contente d'être marchand dans la Cité. Dans le temps que Mylord Orford gouvernait l'Angleterre, son cadet était facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, et où il est mort.

Cette coutume, qui pourtant commence trop à se passer, paraît monstrueuse à des Allemands entêtés de leurs quartiers ; ils ne sauraient concevoir que le fils d'un pair d'Angleterre ne soit qu'un riche et puissant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout est prince ; on a vu jusqu'à trente altesses du même nom n'ayant pour tout bien que des armoiries et une noble fierté.

En France, est marquis qui veut ; et quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à dépenser, et un nom en ac ou en ille, peut dire : Un homme comme moi, un homme de ma qualité, et mépriser souverainement un négociant. Le négociant entend lui-même parler si souvent avec dédain de sa profession qu'il est assez sot pour en rougir ; je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un État, ou un seigneur bien poudré qui sait précisément à quelle heure le roi se lève, à quelle heure il se couche, et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre, ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde.

POEME POUR LE DESASTRE DE LISBONNE (1756)

Le tremblement de terre qui ravage Lisbonne le 10 novembre 1755 bouleverse profondément Voltaire. Le mal naturel, qui fait des hommes des « atomes tourmentés sur cet amas de boue », est pour lui inexplicable. Devant ce monde incohérent, il exprime toute son angoisse et lance un cri d'indignation contre !es philosophes qui s'acharnent à montrer que « tout est bien >>. C'est l'occasion d'un grand débat avec· J.-J. Rousseau sur la Providence: ce débat aboutit à une remise en question, de la part de Voltaire, de l'optimisme qu'il avait adopté dans la première partie de sa carrière.

MICROMEGAS (1752)

Micromégas est un conte philosophique de Voltaire paru en 1752. Il est considéré (rétrospectivement) comme une des premières œuvres de science-fiction. Le conte décrit

la visite de la Terre par un être venue d'une planète de l'étoile Sirius nommé Micromégas et de son compagnon de la planète Saturne. Il souligne la notion philosophique de relativité et contient une critique de la religion. Dans Micromégas (qui signifient « petit-grand»), écrit en 1739 mais publié en 1752, Voltaire raconte les aventures d'un géant de la planète Sirius. Arrivé sur Terre, il entre en relation avec les hommes qui lui paraissent minuscules (des << animalcules », des « petites mites »). Il les entend exposer leurs théories philosophiques, mais leur prétention de tout expliquer lui parait bien vaine. Montrant le peu de place que l'homme occupe dans l'univers, Voltaire veut donner une leçon de relativité.

Résumé : ***U****n géant nommé Micromégas, exilé de sa planète: "Sirius" arrive sur Saturne. Il discute avec le secrétaire de l'Académie de Saturne et remarque la petitesse de cette planète et de ses habitants comparé à la sienne. Il discuta de beaucoup de choses importantes relevant de la philosophie. Puis, ces deux personnages partirent voyager ensemble. Ils s'arrêtèrent sur la TERRE. Au début, ils ne virent rien, mais avec des loupes, ils y parvinrent. Ils discutèrent avec des philosophes humains qui leur apprirent que la Terre n'était pas un paradis: partout des guerres et conflits. Après cela, Micromégas leur promit d'écrire un livre pour eux avant de reprendre son voyage. Il s'en alla avec les siens, mais son livre était vide, seulement des pages blanches.*

CANDIDE (1758)

Candide est le plus célèbre conte de Voltaire. Voltaire y affronte la question du bonheur. Il critique l'optimisme et il dit que le monde est un chaos où règne le mal naturel (calamités) et humain (injustice).

Résumé: *Chassé de son «paradis », un château en Westphalie, par le père de Cunégonde, Candide fait le tour du monde entrainé dans des expériences aventureuses souvent cruelles. Il connait la guerre, la tempête, le tremblement de terre, l'Inquisition et l'égoïsme des hommes. De l'Europe au Paraguay, de l'Eldorado, où règne le bonheur parfait, à Constantinople, le jeune homme, naïf et vertueux, s'efforce de croire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme lui a enseigné son maitre Pangloss (en grec, le tout-langue),un philosophe partisan de l'optimisme. Mais cette candeur finit par céder aux épreuves. Candide retrouve Cunégonde et l'épouse, bien qu'elle soit devenue laide. Avec elle, il s'installe dans une ferme pour « cultiver son jardin ».*

CHAPITRE 30 CONCLUSION

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin : « Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. -- Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes : car enfin Églon, roi des Moabites, fut assassiné par Aod ; Absalon fut pendu par les cheveux et percé de trois dards ; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baaza ; le roi Éla, par Zambri ; Ochosias, par Jéhu ; Athalia, par Joïada ; les rois Joachim, Jéchonias, Sédécias, furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Astyage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha, Arioviste, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Domitien, Richard II d'Angleterre, Édouard II, Henri VI, Richard III, Marie Stuart, Charles Ier, les trois Henri de France, l'empereur Henri IV ? Vous savez... -- Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. -- Vous avez raison, dit Pangloss : car, quand l'homme fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis ut operaretur eum, pour qu'il travaillât, ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. -- Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. »

Toute la petite société entra dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était à la vérité bien laide ; mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda ; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendît service ; il fut un très bon menuisier, et même devint honnête homme ; et Pangloss disait quelquefois à Candide : « Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles ; car enfin, si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de Mlle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. -- Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin. »

Au fil des aventures de Candide, le lecteur aborde !es questions essentielles posées par les philosophes des Lumières, en particulier la recherche du bonheur. Traité sur un mode à la fois réaliste et burlesque, Candide est la réponse de Voltaire à l'optimisme des philosophes (CPR. Rousseau). La vision du monde qui se dégage est une vision douloureuse : le monde est un chaos où règnent le mal naturel inexplicable (le tremblement de terre) et le mal dont les hommes sont responsables (l'injustice, l'intolérance, la violence). Cette vision n'est pourtant pas désespérée et ne conduit pas à

l'athéisme. Pour Voltaire, la seule réponse possible est une morale naturelle fondée sur la sagesse et la modération : « Il faut cultiver notre jardin. » Pour Voltaire l'unique possibilité est une morale naturelle : la force est dans l'homme, qui dit savoir vivre bien avec soi-même. Le jardin peut représenter le travail qui aide l'homme à rejoindre le bonheur ou bien le monde intérieur, où il faut que l'homme soit capable de vivre. .Devant les deux possibilités, « vivre dans les convulsions de l'inquiétude au dans la léthargie de l'ennui », Candide suit le conseil de Martin : << Travaillons sans raisonner. » C'est l'activité laborieuse qui produit le bonheur de l'homme, le seul qui lui soit accessible. En effet, s'il ne faut pas s'efforcer de comprendre le monde, on peut cependant espérer de l'améliorer par l'action. Le conte a ainsi rempli sa double mission : il a tourné en dérision bon nombre d'idées conventionnelles afin de donner tout son prix à la dernière ligne du texte qui propose une leçon de sages· se simple et concrète. L'argent est un grand thème à travers l'histoire de Candide. Mais parce que l'argent peut être une bonne ou une mauvaise chose, il est représenté de manières différentes. L'argent est une source de pouvoir, l'argent est une des causes du mal, L'argent cause l'appât du gain, L'argent est une source de corruption, et finalement, L'argent peut faire le bonheur. La guerre est un thème omniprésent dans *Candide ou l''Optimisme*. Il y a la guerre des Abares et des Bulgares, mais en réalité, Voltaire parle de la guerre entre La Prusse et La France, ou aussi appelée 'La guerre de Sept Ans' (1756-1763) La guerre nous est présentée comme un spectacle, comme une chose de magnifique. On l'observe à travers les yeux d'un garçon naïf, comme Candide. Voltaire s'oppose aux injustices et brutalités vers les femmes, les enfants, et les personnes innocentes qui souffrent sans raison. Dans Candide, la religion est utilise comme une manière de justifier des actes cruels et inhumains. Par exemple, quand Candide est chasse de la maison du baron, il rencontre des soldats Bulgares qui le battent et le mettent en prison. Apres ca, Candide est force de mendier pour avoir de la nourriture. Cela montre que les soldats utilisent leur pouvoir à cause de la guerre pour tourmenter les autres. Pendant le livre, on voit aussi les victimes innocentes de la guerre, la guerre qui est fonde de la religion. La guerre est utilise pour tuer et abuser les personnes qui ne le méritent pas. Beaucoup de gens religieux dans ce texte utilisent leur fois comme une excuse pour être irrationnel et obsessif vers les autres qui ne croient pas la même chose. Pour exemple, les deux hommes dont Cunégonde avait été la maitresse des sont qui tues par Candide. Dans Candide, Voltaire montre les contradictions dans la religion. Par exemple, Cunégonde

avait été la maitresse de deux hommes religieux : un juif et le grand inquisiteur. Ils doivent être respectables et honorable, mais ils ne sont pas. Ils encouragent le mauvais traitement des femmes, et ne suivant pas les morales de la religion. Voltaire, a travers son conte philosophique Candide, cherche à illustrer la condition des femmes au XVIIIème siècle. Voltaire associe les femmes avec certaines situations; par exemple, la prostitution et l'esclavage. Les femmes dans Candide sont traitées comme des objets de marchandise. Dans le chapitre huit, lorsque Candide retrouve Cunégonde grâce a la vieille, elle lui raconte son histoire. Les Bulgares qui avaient envahi le château du baron l'ont violée lorsqu'elle était mourante et l'ont prise comme prisonnière de guerre. Un jour qu'elle allait presque le rôle de prostituée car elle doit partager ses nuits avec les deux hommes. _Voltaire nous montre a travers son conte a quel point la dépendance des femmes est importante pour l'homme. Les femmes sont importantes pour l'homme, même si elles sont traitées comme des êtres inferieurs et qu'elles sont en bas de l'échelle sociale. Pour l'homme, elles sont des sources de plaisirs émotionnels et surtout physiques.

TRAITE SUR LA TOLERANCE (1763)

Au XVIIIe siècle, l'opinion se sensibilise aux excès et aux carences du système judiciaire. Le célèbre traité de Beccaria est traduit en français dès 1766 : Des délits et des peines témoigne du désir de mieux proportionner les châtiments aux délits, de supprimer la torture, de mieux définir le pouvoir des juges. Voltaire publie en 1766 ses commentaires de l'œuvre, inspirés par l'expérience de l'affaire Calas. Le Traité de Voltaire est le texte qui a le plus contribué à la prise de conscience de la part des milieux éclairés de la nécessité de réformer l'appareil judiciaire et ses procédures. En effet, Voltaire aide son public à comprendre les rouages d'une erreur judiciaire et propose une large réflexion sur !es conséquences du fanatisme. Caractérisé par une grande variété de tons (de l'ironie à l'éloquence) et de formes (lettres, maximes, dialogues, faits divers, exposés), le Traité s'élève à la fois contre l'athéisme de la doctrine dangereuse pour l'ordre social, et contre le fanatisme religieux : « Un athée qui serait raisonneur, violent et puissant, serait un fléau aussi funeste qu'un superstitieux sanguinaire. » Voltaire refuse donc !es « religions artificielles », celles qui imposent des dogmes et des rites. Il admet pourtant la nécessité pour les masses d'une « religion naturelle » qui croit en l'existence d'un Dieu créateur. << Telle est la faiblesse du genre humain >> : sans la crainte de Dieu, le peuple n'aurait plus aucune règle de conduite. Le texte a la forme d'une prière en

apparence, en réalité le contenu de la demande du texte est adressé aux hommes. Le but de Voltaire est d'amener les hommes à une tolérance mutuelle sur le plan religieux et social. C'est un appel à la fraternité entre les hommes. C'est un texte qui développe également le déisme de Voltaire : condamnation de la hiérarchie et des pratiques religieuses qui divisent les hommes. Ce texte fait parti du combat qu'ont mené au 18ème Siècle les philosophes pour la tolérance et le respect entre les hommes. Il achève son ouvrage par *une prière à Dieu*, véritable manifeste déiste qui fait de la tolérance la plus haute des vertus.

Prière à Dieu

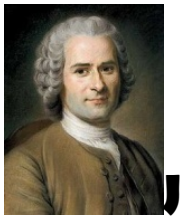
Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui a tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés *hommes* ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supporte ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau ; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de boue de ce monde, et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur et richesse, et que les autres les voient sans envie : car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni envier, ni de quoi s'enorgueillir.

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre

existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE (1764)

C'est au cours d'un diner à la cour de Frédéric Il, à Berlin, que voit le jour l'idée d'un dictionnaire rédigé collectivement, recueillant les principaux arguments contre l'Église de Rome et contre le fanatisme religieux. Voltaire se met à l'ouvrage. Plus tard, installé à Ferney, il revient sur le projet du Dictionnaire. I est particulièrement motivé par son indignation devant la remontée de l'intolérance religieuse, comme le témoigne l'affaire Calas. << Écraser l'infâme >> (la religion révélée, l'absurdité des dogmes et l'exercice du pouvoir temporel de la religion catholique comme de toutes les religions portant au fanatisme) est désormais le mot d'ordre du vieux combattant que la seule évocation de l'inquisition fait entrer en fureur, qui a chaque année la fièvre le jour anniversaire de la Saint-Barthélemy. D'autre part, l'Encyclopédie déçoit Voltaire: l'ouvrage n'est pas assez militant, pas assez incisif. Il fera donc son propre Dictionnaire philosophique, et il le fera << portatif>>, témoignant ainsi de sa volonté de porter rapidement la pointe, d'emporter vivement l'adhésion. C'est ainsi que l'écriture elle-même mobilisera toutes les figures de style au service du combat philosophique. Le génie de Voltaire est d'aller vite, de toucher juste à travers l'éloquence, la passion l'ironie, l'humour, la satire, l'indignation, en utilisant toutes les formes, tous les types de textes au service de l'argumentation.



JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Jean-Jacques Rousseau est un écrivain, philosophe suisse de langue française. Rousseau occupe une place unique dans la société et dans la pensée de son siècle. Par son œuvre, il s'inscrit dans la réflexion philosophique des Lumières, mais il se détache du « parti philosophique » pour exprimer sa méfiance à l'égard du rationalisme et du progrès. D'où son isolement et sa solitude (parfois recherchée, parfois imposée) qui ne l'empêchent pas d'élaborer avec vigueur et cohérence un système de pensée qui influencera, plus que tout autre, les hommes de la Révolution et qui ouvrira des voies nouvelles à la littérature. Il est l'un des plus illustres philosophes du siècle des Lumières, Ses œuvres principales sont : La nouvelle Héloïse (1762) qui est un grand succès, puis coup sur coup Du contrat social (1762) et 'Émile ou de l'éducation. Son politique dans L*e*

Contrat social inspire la Révolution Française. Avec l'*Emile,* il fonde la pédagogie moderne.

THEMES FONDAMENTAUX

-**La nature comme refuge :** La nature est un refuge : la vie à la campagne est une vie paisible et authentique. Elle s'oppose à la vie mondaine, frivole, agitée, mensongère : Rousseau élève Émile loin de la ville. L'individu s'abandonne à l'influence apaisante du paysage. Le cadre naturel restitue à l'individu son unité intérieure et fait vibrer le simple sentiment de l'existence. C'est au cours de longues promenades au bord de l'eau que Rousseau oublie l'hostilité du monde.

- La nature est une bonne mère : L'idée que la nature est bonne est un thème typiquement chrétien. Pour Rousseau la nature est bonne et pas seulement la nature de l'homme. Le comportement naturel des animaux relève aussi de cette bonté. La pitié, par exemple, une des deux passions naturelles de l'homme, existe chez les animaux. L'existence même de la voix de la conscience qui est innée prouve que la nature est bonne. L'homme paraît mauvais parce qu'il l'est devenu au cours de l'histoire mais il ne l'est pas dans son fond. L'homme primitif menait une vie heureuse parce qu'il vivait dans la nature. L'homme à l'état de nature est caractérisé par la bonté et la perfectibilité.

- **L'homme primitif comme bon sauvage** : Les récits de voyage offrent une vision positive du sauvage. Celui-ci constitue un exemple de vie naturelle que la civilisation n'a pas dégradée. Ainsi l'homme civilisé s'interroge sur la valeur de sa propre culture. Diderot, par exemple, estime que les Tahitiens, décrits par Bougainville, offrent une leçon de tolérance. Rousseau retrace l'histoire de l'humanité : l'homme primitif ignare la propriété et l'inégalité des conditions sociales qu'elle entraine. Il est étranger à l'ambition et aux désirs superflus. Incarnation du bonheur, il inspire à l'homme moderne une profonde nostalgie. Le bon sauvage et l'homme primitif dessinent ensemble l'image de l'homme naturel. Cette figure idéalisée autorise une critique sévère de la civilisation. L'individu n'a pas besoin de la religion chrétienne pour mener une vie vertueuse. La liberté fondamentale de l'homme rend insupportables l'esclavage et l'esprit de conquête des rois. Selon Rousseau la nature est mère de l'homme. L'homme au passé bon, libre, heureux dans l'état de nature : il était un "bon sauvage".

- **L'amour de soi et la pitié :** Mais qu'est-ce qui caractérise l'homme naturel ? Pour Rousseau, la passion est en son fond naturelle. Il y a deux passions naturelles : l'amour de soi et la pitié. L'amour de soi : c'est une sorte d'instinct de conservation. La pitié,

elle " nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible et principalement nos semblables ", tout être sensible c'est-à-dire même les animaux.
- **L'homme est libre :** "L'homme est né libre...". "**L'homme est né libre et partout il est dans les fers**". Si la liberté est un droit naturel et inaliénable, la réalité donne pourtant à voir les hommes dans la servitude. La liberté naturelle est une liberté d'indépendance (autarcie) qui consiste à faire tout ce qui est nécessaire pour assurer sa propre conservation. La liberté civile est une liberté d'autonomie qui consiste à se donner à soi-même (auto) ses propres lois (nomos = la loi). Meme si les hommes sont tous également libres, ils entrent naturellement en conflit et l'issue est décidée par la loi du plus fort. Il ne faut donc pas refuser toute forme d'autorité, mais sentir l'exigence de l'institution d'un état capable de protéger les droits de chacun.
- **La loi est une forme de liberté** : Selon Rousseau : "**Il n'y a point de liberté sans lois**". Pour comprendre cette idée, il faut se défaire de l'idée que la liberté est absence de contraintes. La liberté d'autrui est une menace plus grande à ma liberté que ne le sont les lois. La liberté de chacun doit s'épanouir dans des limites. Protégeant les droits par les devoirs de chacun, la loi est bien en ce sens la condition de la liberté.
- **Le progrès est la destruction de l'homme :** avec l'évolution et le progrès, l'homme s'est éloigné de la nature et s'est crée l'idée de propriété et donc la division des travaux et la distinction entre les riches et les pauvres. L'homme est devenu méchant, esclave et malheureux par la faute de la société. Selon lui, l'homme naît naturellement bon, c'est la société qui le corrompt. De la propriété provient l'inégalité et la mal.
- **La société est un contrat social :** dans le Contrat Social, Rousseau explique comme la société est née: la société est un contrat social où l'homme a des devoirs à respecter, mais aussi des droits reconnus par la loi. La démocratie est la forme la plus juste du contrat social parce qu'assure à tous liberté et égalité. Il préconise des lois comme expression de la "volonté générale", un "contrat social" sous l'égide du "peuple souverain". On y trouve l'idée d'égalité de tous devant la loi, de justice, de droit. Rousseau défend l'idée de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes préfigurant une des grandes idées de la Révolution française. Le fondement de l'autorité légitime se situe donc dans un contrat d'association par lequel unanimement un groupe d'individu décide désormais de se soumettre à la volonté générale c'est à dire au verdict du suffrage universel. Chacun ainsi se soumet non à un homme mais à la loi et "l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté". Rousseau défend le principe d'une démocratie

non pas représentative mais directe où tous les citoyens votent les lois. Seul le pouvoir exécutif pourra être confié à un groupe d'individu. Rousseau s'oppose à la constitution de partis politiques car ils gênent le libre jeu du suffrage universel. La volonté générale est souveraine. Elle ne peut ni se soumettre, ni déléguer ses pouvoirs.

- **Critique de l'absolutisme et exaltation de la démocratie :** si Montesquieu est favorable à la monarchie constitutionnelle et parlementaire à l'anglaise et Voltaire est favorable au Despotisme Illuminé, Rousseau pense que la démocratie est le seul régime qui respecte le peuple. Souverain doit être le peuple, pas le roi. Avec la Révolution française, Rousseau est considéré comme le grand théoricien de la démocratie depuis la publication du Contrat social (1762). Les grandes idées que Rousseau a exprimé dans ses livres peuvent se résumer ainsi : A) L'homme est né libre et bon, c'est la société qui l'a corrompu. B) La naissance du droit de propriété est la source de tous les maux. C) Les inégalités se créent avec le pouvoir des possédants, des riches contre les pauvres. Rousseau condamne la tyrannie de l'absolutisme royal ou tout autre pouvoir autoritaire et arbitraire.

- **Entre déisme et panthéisme :** Rousseau est, certes, contre le dogmatisme catholique et sa religion n'a rien de cléricale. Il admet trois dogmes : 1) L'existence de Dieu; 2) l'immortalité de l'âme; 3) la liberté de l'homme. Rousseau prône une « religion naturelle » qui se vit par l'expérience individuelle et qui ne repose pas sur une tradition écrite. Rousseau (CPR. Voltaire) rejette la plupart des événements surnaturels (prophétie, miracles) et affirme en général que Dieu (ou « l'Architecte suprême »). Son Dieu n'a rien à voir avec l'horloger de Voltaire. Ce n'est pas la vision intellectuelle de Dieu mais l'exigence d'un rapport interpersonnel de Dieu et soi-même par une sorte de présence immanente : " Dieu plus intime à moi-même que moi-même ", comme disait Saint Augustin. Ceci est dans la droite ligne de la conscience. Ici aussi, le cœur, la conscience me permet d'affirmer que Dieu existe parce que j'en suis intimement persuadé. Chez Rousseau existe une importance du regard et surtout de la parole de Dieu. En effet, nous sommes sous le regard de Dieu, alors que nous nous contentons de paraître sous le regard des autres hommes. Dieu peut voir dans moi et ma vie intérieure est de l'ordre de l'être. Ce n'est que par rapport aux autres hommes que je parais. Pour Rousseau on peut aussi parler d'un Déisme qui s'unit avec le Panthéisme, parce qu'il retrouve Dieu aussi dans la nature.

– **Pédagogie de la nature.** Dans l'*Emile* Rousseau fonde la pédagogie moderne. Rousseau propose avec *Emile ou de l'éducation* un projet éducatif révolutionnaire pour son temps. A son époque l'éducation relevait de systèmes anciens qu'il jugeait inadaptés pour mener l'homme vers le progrès et l'émancipation avec l'esprit critique. La grande innovation de cet ouvrage consiste à placer l'enfant au centre du processus éducatif et à redonner une place essentielle à la mère. Pour l'extraire des influences de la famille et des traditions sociales, Rousseau place son enfant « modèle » à la campagne. La nature est bonne et loin du progrès, l'enfant deviendra juste. L'expérience et l'observation sont plus importantes que les livres. Le travail manuel ainsi que les exercices physiques sont fortement encouragés pour le développement de l'homme idéal dont rêve Rousseau. Le seul livre qui fait exception est Robinson Crusoé, le roman de Daniel Defoe.
- L'écriture : L'aspect le plus caractéristique de l'écriture de Rousseau est la fusion entre l'éloquence et la poésie. Pour soutenir ses thèses, il a recours à tous !es procédés de la rhétorique (apostrophes, fausses interrogations, ironie), mais son langage n'est jamais abstrait. L'idée s'exprime toujours à travers la représentation poétique du monde sensible, l'évocation nostalgique d'un passé idyllique, la peinture suggestive du paysage nature! Sa prose devient ainsi tine prose poétique qui fait appel à toutes les caractéristiques de ce mode d'expression: les images, les sonorités, les rythmes.

DISCOURS SUR LES SCIENCES ET LES ARTS DE 1750

Le texte de Jean-Jacques Rousseau répond en deux temps à cette question. La thèse qu'il veut démontrer dans cet ouvrage est que les différents luxes rendus possibles par les sciences et les arts sont contraires à la vertu. Dans la première partie, Jean-Jacques Rousseau démontre que les arts et les sciences ont l'apparence de la vertu mais n'en sont pas : « *L'astronomie est née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la géométrie, de l'avarice ; la physique, d'une vaine curiosité ; toutes, et la morale même, de l'orgueil humain. Les sciences et les arts doivent donc leur naissance à nos vices : nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devaient à nos vertus.* (p.14) Dans la deuxième partie, Rousseau argumente sur le fait que les sciences et les arts conduisent à des vices tels que l'orgueil, l'oisiveté ou la luxure. Or, le fait de vivre dans le luxe n'amène pas forcément la victoire en cas de conflit : « *L'empire romain à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'univers, fut la proie de gens qui ne savaient pas même ce que c'était que richesse ».* S'opposant au courant de pensée dominant, dans *le Discours de 1750*, Rousseau défend la thèse que

la littérature, les sciences et les arts sont responsables de la corruption des mœurs. À ses yeux, le développement de la culture entraine la recherche de la célébrité, le goût du luxe, les raffinements des mœurs et !es inégalités sociales. Illumination, paradoxe, provocation? Il parle lui-même d'une illumination au cours de laquelle des << Joules de grandes vérités >> se sont imposées à lui.

DISCOURS SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS DE L'INEGALITE' (1755)

Cet essai philosophique fut commencé en 1753 et publié en 1755, en réponse à un sujet de l'Académie de Dijon intitulé: 'Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle ?' La préface de Rousseau fait figurer en bonne place la question suivante: « Quelles expériences seraient nécessaires pour parvenir à connaître l'homme naturel ; et quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société?». L'état de nature, pour Jean-Jacques Rousseau, occupe une place essentielle dans le questionnement philosophique. Dans *le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de 1755, Rousseau précise sa philosophie politique en montrant que l'inégalité des conditions provient de l'altération que l'humanité a subie en s'éloignant de ses bienheureuses origines. L'homme origine!, en effet, mène une vie heureuse et active au cœur des forets : il est robuste car il doit chercher sa subsistance et se défendre contre les animaux sauvages ; il a peu de besoins et ses facultés intellectuelles sont peu développées. Lors de cette étape de l'humanité, l'inégalité naturelle est sans conséquence car les hommes vivent dans un isolement relatif. Lorsque les hommes deviennent sédentaires, le langage se perfectionne, leurs passions et leurs violences se développent, mais surtout apparaissent l'agriculture et la métallurgie. La division du travail et la culture des terres imposent l'idée de propriété: « Le premier qui, ayant enclos un terrain s'avisa de dire, "ceci est à moi" et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. » Dès lors, l'inégalité des conditions se développe rapidement : les pauvres sont asservis aux riches qui imposent des lois qui leur sont favorables. L'inégalité politique succède à l'inégalité économique : les magistrats d'abord élus deviennent des despotes. L'homme moderne est donc victime du perfectionnement de ses facultés et des progrès de la vie en société. Rousseau est ainsi le seul penseur du siècle à ne pas croire à la sociabilité de l'homme. La démarche de l'auteur est, plus que de promouvoir une République, de fustiger les inégalités politiques ou sociales en démontrant que leur cause n'est pas celle de la nature.

LETTRE A D'ALEMBERT SUR LES SPECTACLES (1758)

C'est une réponse à l'article "*Genève"* de l'Encyclopédie, dans lequel d'Alembert, inspiré par Voltaire, demandait l'établissement d'un théâtre à Genève où, depuis Calvin, les représentations étaient interdites. Rousseau répond en présentant son point de vue sur le théâtre. Selon lui, la tragédie est condamnable, parce qu'elle excite les passions, et la comédie où « tout est mauvais et pernicieux. » parce qu'elle ridiculise la vertu. En outre, les comédiens, dont les mœurs sont dépravées, offrent un exemple déplorable aux honnêtes citoyens. Rousseau s'oppose encore une fois à Voltaire, lui-même auteur dramatique, et à Diderot qui a élaboré le drame bourgeois. L'une des cibles principales de sa critique est Le Misanthrope de Molière: la vertu ridiculisée aux yeux du public mondain. On ne peut s'empêcher de penser à Rousseau, si mal à l'aise dans les salons et si maladroit dans les conversations mondaines…Cette lettre provoque la rupture de Rousseau avec les encyclopédistes.

LA NOUVELLE HELOISE (1762)

Julie ou La Nouvelle Héloïse, lettres de deux amants habitants d'une petite ville au pied des Alpes, recueillies et publiées par Jean-Jacques Rousseau, voilà le titre exact de ce long roman épistolaire que la préface présente comme un livre qui « n'est point fait pour circuler dans le monde » et qui « convient à très peu de lecteurs. » Julie ou La Nouvelle Héloïse est un roman épistolaire, en six parties et cent soixante trois lettres, qui connut un très grand succès aux XVIII° et XIX° siècles.

Résumé *Ce roman épistolaire, relate la passion mouvementée entre un jeune précepteur roturier Saint-Preux et son élève, une jeune noble Julie d'Etanges. La différence sociale interdit tout espoir à Saint-Preux et Julie, après la mort de sa mère, accepte d'épouser M. de Wolmar, un homme bon et plus âgé qu'elle à qui son père l'avait promise. Ce mariage provoque une crise profonde entre eux et pousse Saint Preux à faire le tour du monde. A son retour, désireux de revoir les cousines, il part à Clarens, invité par M. de Wolmar qui - informé du passé - tentera de les guérir en transformant cet amour en amitié. Saint Preux s'émerveille alors du système mis en place à Clarens. Cependant, pendant l'absence de Saint Preux, Julie se jette à l'eau pour sauver son fils cadet et tombe gravement malade. Sa foi, sa sérénité et son courage réussiront à convertir son mari. Elle meurt en confiant à Saint Preux l'éducation de ses enfants ainsi qu'en lui réitérant son amour.* Comme l'Héloïse du Moyen Age qui, cruellement séparée de son maitre et amant Abélard, entretient avec lui une longue relation épistolaire, de même Julie, amoureuse

de son précepteur roturier Saint-Preux, renonce à son amour pour atteindre la vertu et, avec elle, le bonheur. Sous l'influence de Julie, tous !es personnages changent : leurs sentiments, leurs réflexions, leurs pensées évoluent vers la vertu. La petite société de Clarens, la demeure de Julie, devient ainsi une société utopique, où règnent l'ordre, la perfection et la sérénité, où tous les personnages qui la fréquentent sont de « belles âmes». Le thème de l'amour est associé à l'exaltation de la vie rustique, opposée aux perversions de la vie urbaine, à l'éloge de l'agriculture, de la solitude, de l'amitié, de la transparence des cœurs. Mais Julie, apaisée et sereine, dans l'ordre domestique de Clarens, ne cache pas des moments d'inquiétude et de nostalgie. Elle croit en l'immortalité de l'âme et vit des moments d'extase et de mysticisme, mais elle reste mystérieuse : le romancier ne nous dit pas tout d'elle et elle ne révèle pas complètement ses sentiments. Avant de mourir, elle écrit à Saint-Preux une dernière lettre où elle avoue qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer en secret : « La vertu qui nous sépara sur la terre, nous unira dans le séjour éternel. » dit-elle. Grace à la foi religieuse, l'existence de Julie prend son sens complet. Malgré les déclarations de l'écrivain, l'âme de Rousseau est profondément romanesque. En effet, Rousseau parvient à fondre, avec une grande harmonie, le raisonnement philosophique et la passion de l'éloquence avec l'amour de la rêverie, l'expression du sentiment, le lyrisme. Si certains thèmes synthétisent sa pensée philosophique (la dénonciation des inégalités des conditions, l'exaltation de la nature qui doit régler la vie matérielle comme la vie affective, le refus d'une religion fondée sur les dogmes, la grâce et le péché originel), d'autres thèmes, comme l'élan mystique, la rêverie, la passion, le gout de la solitude, sont l'expression de son âme. Ce sont, en germe, des thèmes romantiques qui seront repris par Bernardin de Saint-Pierre et par Chateaubriand. Mais La Nouvelle Héloïse introduit d'autres nouveautés. Sur le pian technique, par exemple, avec la conception de la durée. Rousseau a en effet besoin d'une longue durée pour montrer l'évolution des sentiments de ses personnages et justifier leur marche mystique vers Dieu; cette durée lui permet aussi la superposition ou la juxtaposition temporelle des différents points de vue narratifs.